Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 25

Artikel: A Pierre d'Antan
Autor: L.Md. / Antan, Pierre d'
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211359

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

prendre un sens, dans ces jours où tout est symbole et présage.

Les hommes ont déroulé d'abord une carte physique, sans un de ces beaux noms qui sonnent dans l'Europe l'histoire de la civilisation. Il n'y a que ces taches que font sur la terre les mers, les lacs, les forêts et les montagnes. Ils ne retrouvent que les formes familières à l'œil. Le grand lion de Scandinavie se précipite sur la frégate d'Angleterre, avec son oriflamme déchiquetée. La mer Baltique était semblable pour les écoliers à une femme agenouillée, son panier au bras, et là-bas la botte d'Italie échappe à la main sèche et mutilée de la Grèce. Aujourd'hui, au versant occidental des Alpes, la sombre forêt de Germanie, où les armes retentissent, menace la plaine de France, la belle terre des blés.

Mais où s'arrêtent les pays et les races? Personne n'a tracé ces frontières que les armées acharnées vont marquer d'une lisière pourpre. Toutes ces villes si convoitées, si âprement défendues, ne sont que de petits ronds, comme ceux que font les balles dans une cible.

Les soldats sont impatients de voir les pays où les armées gonflent comme des eaux derrière des digues.

Voilà la carte politique, avec ses pays multicolores, ses villes pareilles à un champ de myrtilles et de fraises, et les noms magnifiques écrits en grandes lettres, ou en minuscules grasses, tous ces noms qui évoquent les contrées et les peuples, les fleuves, des forteresses, des palais, des cathédrales, une vie ample, variée, nombreuse, tous les langages divers qui montent du sol comme le chant des oiseaux. Ces noms sont les inscriptions que le temps a laissées sur cette pierre usée par les siècles. C'est tout le passé de ceux qui respirent aujourd'hui.

Deux petites épées noires sont la croix dressée sur les champs de bataille.

La concierge dit à ces pères de famille, sévèrement, comme à des enfants :

— Vous y ferez bien attention...

Un carabinier, qui a des cheveux blancs, répond avec un peu d'humeur :

— Allons, nous sommes des hommes sérieux, on n'y fera pas de mal.

Et le sergent-major dit brusquement :

— Je la reconnais, c'est celle que nous avions, il y a trente ans.

La toile cirée est bien fatiguée : elle a été déchirée dans le bas, près du rouleau de sapin, verni en noir. Elle a l'air humble et misérable des vieux objets usés que l'on ne regarde plus. Dans ce jour, elle a pris la valeur d'une œuvre d'art, tant elle retient de regards avides, tant d'attentions tendues et concentrées. Elle est pendue au-dessus des fusils, rangée contre le mur et dans le porte-parapluies. Elle est comme ces trophées de guerre que l'on oublie longtemps sous la poudre des musées.

Il semble que chacun pourra déchiffrer sur ce dessin précis et énigmatique de l'Europe, le plan secret des destinées.

Les frontières ont varié depuis trente ans ; où est aujourd'hui cet empire des Turcs qui remontait jusqu'au fond de l'Adriatique? Ni les acquisitions habiles de l'Autriche, ni les conquêtes des Etats Balkaniques ne sont marquées sur ce coin de terre. Ces noms de bourgades ou de villes que les écoliers ignoraient autrefois, dans une contrée plus mystérieuse que le royaume de Thulé, évoquent par leurs sonorités rauques le souvenir de sauvages mêlées.

Ce n'est pas leur pays qui intéresse les Suisses, ils en connaissent bien la position et la forme. Il y a ce point dangereux, où les armées sont si près l'une de l'autre. Les Allemands passeront-ils comme en Belgique, puisqu'ils ont avoué leur mépris du droit des gens, avec orgueil? Tous ces hommes, auxquels on recommande la prudence, vont dire ici tout haut leur réprobation de l'Empire qui a voulu la guerre et qui débute par l'écrasement des neutres.

Aussi leurs regards cherchent-ils Liège, la ville déjà glorieuse. Elle porte, comme toutes les villes fortifiées, une petite couronne noire. Ses forts font à la ville comme cette décoration que l'on donne aux blessés sur les champs de bataille. Son souvenir reste lié à ce roi héroïque, qui, en repoussant les offres déshonorantes et les bas marchandages de l'agresseur, a trouvé des paroles qui renouvellent l'histoire. Les conditions médiocres d'une vie facile font douter des caractères que veulent soudain les grandes circonstances.

— Tenez, voilà Jemmapes et Waterloo, dit le sergent à moustaches de grognard, qui connaît les dates et les généraux de l'Empire, celui de Napoléon.

— La route est encore longue de Liège et de Namur, jusqu'à Paris; ce ne sera pas, comme ils croient, une promenade.

— Ils ne pensaient pas que les Belges oseraient se défendre. Hein, si la Suisse était sur la route de Paris!

— Nous aurions fait comme eux.

Il y a un mélange de jalousie pour cet héroïsme des Belges, et un soulagement égoïste, que l'on n'avoue pas, de voir détournée pour le moment de la Suisse, la terrible menace qui pèse sur toute l'Europe.

Mais quelqu'un remarque d'une voix calme.

— C'est l'Alsace qu'il faut plaindre.

Il semble que tout l'empire qui cherche depuis quarante ans à la réduire à la soumission et au silence, pèse sur elle de sa masse d'acier et de fer. L'Allemagne en a fait son glacis; est-il vrai que les Français sont à Mulhouse? On annonce le matin une nouvelle que le soir dément. La France reprendra-t-elle sa rançon? Chacun de ces hommes pacifiques comprend aujourd'hui le sens du mot revanche.

Ce n'est pas Belgrade, chaque jour prise et chaque jour bombardée, qu'il nous faut chercher de l'autre côté. Un des soldats a dit :

— Tiens, tu vois, Berlin est près de la frontière, comme Paris.

Un autre exprime lentement sa pensée.

— C'est grand presque comme le reste de l'Europe, cette Russie! Il doit y en avoir des millions et des millions.

Chacun alors a le sentiment du nombre, ce nombre qui pour certains tacticiens est la force. Il semble que de cette énorme surface les bataillons vont se lever et s'avancer comme des fourmis sur le sable. Un flot plus large et plus violent va envahir l'Allemagne qui se rue sauvagement à l'ouest.

Mais il y a là, la grande plaine, qui de nouveau verra le choc des armées.

— La Pologne.

C'était un pays qui semblait disparu, il y a à peine un mois encore, et le voici qui se dessine de nouveau sur la carte. De son doigt sec, le sergent semble recoudre ensemble les trois morceaux de la nation déchirée.

— Ceci est aux Prussiens, ceci aux Russes, ceci aux Autrichiens. Et c'est là qu'on mettra les hommes de même race les uns contre les autres.

Ce sort tragique, qu'ils imaginent pour leur propre pays, émeut tous ces hommes. Dans ces jours d'angoisse, il semble que les blessures que le temps essaya de panser se remettent à saigner.

— Pourtant, si la Pologne redevenait un Etat...

La carte ne répond rien à toutes les suppositions. Ces hommes graves qui n'ont plus les illusions de la jeunesse, n'osent pas prévoir pour la guerre une fin logique ou qui réponde à leur sens du droit et de la justice. Ce désir des conquêtes et de l'or souffle sur la vieille Europe, comme un effroyable ouragan. Chaque nation est sûre de la victoire, aucune ne sait où la mène la destinée. Tels qui s'en vont en chantant reviendront brisés, et partout ce sera la misère, la ruine et le deuil. Les jeunes énergies devont ensemencer les champs labourés où les bonnes et les mauvaises croyances, les traditions, les idées lâches et généreuses ont été arrachées pêle-mêle par le soc de la violence.

Ils n'ont devant les yeux qu'une vieille toile cirée, grise de poussière, en loques. La largeur d'un pouce représente des lieues de route, des champs, des villes, où les hommes déjà s'entretuent comme les myriades d'infusoires dans une goutte d'eau. Les noms de ces villes inconnues sonneront demain comme un glas, ou comme un carillon de fête pour les parents des morts et les vainqueurs.

Un de ces vieux soldats se détourne, et dit en riant, avec résignation.

— Il y en a bien qui partent avec des cheveux gris, et qui reviendront les cheveux blancs.

RENÉ MORAX.

Un incorruptible. — *Le pasteur :* — Mais, mais, Antoine, que vois-je? Vous m'aviez pourtant bien promis de ne plus boire qu'un seul verre de « schnaps ». Vous devriez déjà n'en pas boire du tout.

Antoine : — Mon té, mossieu le pasteur, c'est vrai, mais que voulez-vous, si je bois un verre je suis un tout autre homme; alors cet autre homme peut bien encore en boire un.

GRATTA MÉ, TÉ GRATTÉRI

Lou vîlhiou régent Binjamin Caille, on tot crânou dai z'autrou yâdzou, on savant quâsu quemin monsu Sonnay que Urbain Olivier bragâve su ion dé sé bî laivrou, l'îré jamais improntâ po contâ dai gandoisés. Quand sé trovâve à on carrou avoué la sadze-fenna Griton à François Bize, falliai oûre, tzacon fasai aô pî fêre po contâ la plle galêze. Yé sovint z'u lé bouî einvortolhî d'attiutâ cliaô doû vîlhiou. Sé sont-e z'u einvouilly dai tchoû su lé caillé et su la bisa. On bî dzo lou brâvou Binjamin s'in allâve tot dzalâ contre l'écoûla, fasai on'a cremena de la métzance, l'a reincontrâ la bouna Griton.

— Fa bin on'a pouta bisa naira.

— Vo dité bin, monsu lou régent, lé caillé z'on la tiûva tota rétrensa.

DAVID DAO TELIET.

A PIERRE D'ANTAN!

L'article de notre collaborateur Pierre d'Antan publié dans le *Conteur* du 29 mai et intitulé : « A travers la grammaire et l'orthographe », lui a valu une aimable lettre qu'il a bien voulu nous communiquer. Nous nous reprocherions d'en priver nos lecteurs, encore que l'auteur nous plaisante pour une misérable coquille. Oh! mais nous ne lui en voulons nullement : il n'est pas journaliste. Et puis, nous sommes en fort bonne compagnie, comme on le verra.

Sainte-Croix, 3 juin 1915

Monsieur,

Un de mes collègues m'a fait lire votre article du dernier *Conteur* intitulé : « A travers la grammaire et l'orthographe ». Immédiatement l'envie m'est venue de vous communiquer le plaisir que j'y ai pris, ainsi que quelques réflexions qu'il m'a suggérées; vous voudrez bien me permettre de vous en signaler quelques-unes en souhaitant que vous y trouviez quelque intérêt.

A propos d'affiches : dans une petite ville de notre canton, un honorable citoyen a fait peindre en lettres d'un pied sa profession de *camioneur;* ailleurs, j'ai vu un M. X... *Fabriquant,* ainsi qu'un Z... Horloger-*rabilleur.*

Dans un petit village alpestre, j'ai vu cette interdiction : Défense de trotter : *amande* 2 fr.!

et sur un pâturage, cette autre, d'un français un peu vague : « Fermez le clédar, à défaut de 3 fr. d'amende. » Avez-vous peut-être remarqué aussi combien souvent les peintres de nos petites localités renversent sans dessus dessous la lettre N ? On peut lire, en effet ici ou là : DÉBIT DE PAI*N*, ou X... FORGERO*N* (c'est-à-dire avec les deux N finales renversées).

Les journaux : Depuis la guerre, tous les communiqués parlent des attaques qui « se déclanchent » ; or, le dictionnaire exige « déclenchent. — Un éminent correspondant de nos grands quotidiens écrit régulièrement : *entr'autres* au lieu de *entre autres*. — Il y a quelques jours, un chroniqueur militaire annonçait dans un de nos journaux « conséquents » (soyons Vaudois !) que : les Français avaient occupé le *python* du H... ; que viennent faire ici, au lieu de « piton », un serpent boa ou un homme d'Etat fribourgeois ?

Le même journal a imprimé trois jours de suite cet hiver et en belles majuscules, qu'au théâtre on jouerait : *l'Evantail;* auparavant, j'y avais noté une convocation de la « Société d'étude des voies navigables » ! — Je ne signale que pour mémoire les innombrables annonces concernant : compôte, choucroûte, châlets, bâteaux, crême, etc., avec abondance de circonflexes inutiles.

A propos de l'expression : « en bicyclette », savez-vous que M. Emile Faguet l'admet et l'assimile à : en voiture, en auto, en train, tandis qu'il propose : à pied, à cheval, à âne, etc., comme appartenant à une autre catégorie de locutions.

Vous parlez aussi de : narcisse, chrysanthème, etc. Vous savez également que le public dit couramment : un poutre, un offre, un poire, comme une ouvrage, une reproche, une ongle, une argent, une serpent, une dimanche (influence du patois ?)

Les fautes d'auteur me remettent en mémoire Flaubert, qui, dans Salammbô a écrit : « ... ses côtes *saillissaient* sous sa peau tendue » au lieu de saillaient ; et Diderot, qui parle dans ses « Regrets sur ma vieille robe de chambre » de « haillons qui *vêtissent* à demi » ; on dit : vêtent. Diderot pourrait être excusé par le fait que de plus célèbre que lui ont commis cette même faute : Delille, Montesquieu, Voltaire, etc.

Dans le « Supplément » à l'*Histoire de la Littérature française*, de Ch. Cottier, on peut lire au bas de la page 457 la même faute que vous signalez au sujet de « prévaloir » ; voici les termes : « ... il ne semble pas qu'aucune tendance *prévaille*, ni qu'on puisse prévoir... » etc.

Une personne extrêmement distinguée a écorché, voici quelque temps, mes oreilles de maître de français d'un magnifique : « ... j'attendais que vous *buvassiez* votre verre ! » Ces malheureux verbes irréguliers jouent de ces tours-là !

Votre article fait penser aussi à la foule bigarrée et innombrable de barbarismes, locutions vicieuses dont nous — nous, braves Vaudois — émaillons notre langage vague, imprécis et pesant comme les êtres (ou la plupart) qui le parlent.

Par malheur, ce serait tout un chapitre à traiter et le docte M. Prud'hom nous a remis à l'ordre il y a déjà longtemps !

Nous avons parlé orthographe : voulez-vous, en terminant, me permettre de vous signaler (sans malice) que notre vieil ami *Conteur* en laisse passer aussi ; pas plus tard que samedi, en deuxième page, deuxième colonne, à la hauteur de votre signature, on lit un intempestif : *Quand* à...

Pardonnez-moi... j'ai l'habitude de corriger les cahiers !

L. Md.,
maître au Collège.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

LES ANES D'OUCHY

PAR BENJAMIN DUMUR

IV

Ah ! c'est que cette page 11, lue et relue un si grand nombre de fois, contenait le narré du sublime dévouement de Winkelried : « Je veux mourir pour » la patrie ; ayez soin de ma femme et de mes en- » fants ; suivez-moi ! » s'écriait le héros... A ces mots, le petit Louis s'arrêtait court ; l'émotion lui coupait le souffle.

Jenny Perrin, la fille, suspendait son travail et relevait la tête :

— Quel beau garçon que ce Louis Bernard !

Un jour le tambour retentit dans les rues de Lausanne. Toutes les troupes étaient mises de piquet. Déjà deux bataillons vaudois étaient en route pour la frontière. La patrie suisse était menacée ! — Les royalistes de Neuchâtel relevaient la tête. Le sang, disait-on, avait coulé.

Louis ne comprenait peut-être pas bien tous les détails de la question, mais il sentait que s'il fallait se battre, il se battrait aussi. Il saurait défendre sa bonne mère. Heureusement, on n'en était pas encore là. Louis continuait à conduire ses ânes ; mais lorsque la neige fouettait son visage, que la bise soufflait entre les branches des arbres dépouillés, il s'imaginait parfois être au fort de la bataille. Son sang alors bouillonnait dans ses veines. A cheval sur la Grise, dont il serrait des deux genoux les maigres flancs, il brandissait son fouet. Ah ! si c'eût été un sabre !

Louis chantait de sa voix claire :

Au bord du Rhin la liberté m'appelle,
Au bord du Rhin, au bord du Rhin !

Mais tout fut moins grave qu'on ne l'avait d'abord imaginé. Les esprits se calmèrent, le printemps vint.

Et les quinze bourriques, d'un pas grave, mesuré, tête baissée et l'échine creuse, gravissaient la montée d'Ouchy.

Un soir cependant, il y eut une variante. Au moment où Louis Bernard remplissait les sacs, s'apprêtant à faire pour la dixième fois la course si connue, il releva tout à coup la tête : c'était M. Marlet qui, d'une des fenêtre de la pinte, lui faisait signe de s'approcher.

— Louis, petit Louis !

Le général laissa là sa pelle et ses bêtes et courut à cet appel.

— Qu'y a-t-il ?

— Pour aujourd'hui, tu as gagné ton pain. Abreuve mes frères et conduis-les à l'écurie.

Cela dit, maître Marlet refermait la fenêtre, lorsque paraissant se rappeler quelque chose.

— Eh ! dis donc, fit-il, en s'adressant à son domestique, qui, tout joyeux d'avoir terminé sa journée plus tôt que de coutume, s'éloignait à toutes jambes ; j'oubliais l'important.

— Quoi ?

— C'est aujourd'hui que ma nièce par alliance arrive de Berne. La pauvre âme, on dit qu'elle ne sait pas gazouiller un seul mot de français ; va-t-elle être *époulaillée !* Prends Cocotte et monte à Lausanne la chercher à la poste de six heures.

— Sa nièce ! quelle nièce ? marmotta Louis de mauvaise humeur. Une Allemande à ce qu'il dit. Tant pis pour elle ! Je croyais avoir fini, mais voilà qu'il faut recommencer. Maudits Bernois ! Ce disant, Louis alla panser ses ânes. On m'a rapporté que pour la première fois il les injuria, et finit même par les battre ; mais je ne saurais le croire. A cinq heures il bâta Cocotte, une belle ânesse réservée pour la selle, puis il partit.

La nuit commençait à tomber lorsqu'il arriva à Lausanne, mais la diligence n'était pas encore là. Il pleuvait, et, quoiqu'on fût au mois de mars, Louis fut bientôt obligé de battre des talons et de se souffler dans les doigts, tandis que Cocotte, attachée par la bride sous l'avant-toit, mâchonnait du bout des dents quelques brins de mauvais foin tombés là par hasard.

Enfin les pavés de St-François résonnèrent bruyamment, et à l'angle de l'église apparurent bientôt les deux grosses lanternes. C'était en effet la diligence de Berne-Moudon. Louis se plaça près de la portière pour voir sortir les voyageurs. Avaient-ils l'air fatigués et endormis ! quelles drôles de mines ! Et cet Anglais avec sa casquette pointue, ses favoris et ses longues dents : *Il vôlait saavoir si, dans oune demi-heure, il pôvait descendre à Payerne !* Oui, mon bon, à l'instant ! Et puis voici une grosse dame chargée de cartons, de paquets, d'un mari et de deux petits enfants... quel bagage ! Voici encore un vieux monsieur, un curé, c'était tout ; et la nièce ? Louis regarda dans les coins de la voiture, dessus, dessous, rien ; il pensa qu'il devait s'adresser au conducteur.

— Une jeune Bernoise, dites-vous, répondit celui-ci... ah ! oui, elle était dans la rotonde, tenez, la voilà. Il avait raison. Ce devait bien être elle ; grâce au costume, on ne pouvait s'y méprendre. Louis ouvrait de grands yeux ; certes, il ne s'attendait pas à trouver si charmante fille.

— Mademoiselle, dit-il en s'avançant d'un air gauche, mille excuses de ne pas vous avoir aperçue tout d'abord, c'est votre oncle qui m'envoie avec Cocotte. Il se tut, mais la jeune Bernoise ne répondait rien ; elle contemplait son interlocuteur d'un air presque craintif, en s'effaçant de plus en plus dans l'ombre que formait la muraille.

— *I ka nit Welsch*, murmura-t-elle enfin, si bas, si bas qu'on put à peine l'entendre, et deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux. Louis s'en aperçut :

— N'ayez crainte, dit-il, ce n'est pas du mal qu'on vous veut, bien au contraire ; je voudrais seulement vous aider à monter sur le dos de Cocotte.

Tout en parlant, il avait saisi la main de la jeune fille, une main bien douce et bien fine, cherchant à l'entraîner sur l'âne qui continuait à gruger son foin. Mais cette fois Rœseli eut peur, elle ne put retenir ses larmes qui descendirent quatre à quatre sur ses joues fraîches. Que voulez-vous ? Rœseli n'avait guère que quinze ans, elle n'était jamais sortie de son village ; tout ce qu'elle avait vu pendant un long jour de route était nouveau, et depuis le moment où son père l'avait quittée après l'avoir fait monter dans la diligence, elle n'avait songé qu'aux mauvaises rencontres qu'elle pourrait faire ; son imagination avait trotté ; elle se croyait sans doute en présence de quelqu'un de ces industriels de grandes villes dont monsieur le régent racontait de si épouvantables choses. Pauvre fille ! M'est avis que son père était un mal appris. Ce n'est pas de cette façon là qu'on fait voyager les jeunesses, sur un véhicule, sans plus s'en inquiéter que si c'était un paquet.

Le petit Louis était au désespoir ; il allait vers sa bête, revenait vers Rœseli, gesticulait. On aurait dû le comprendre, pensait-il, eh bien, non ; tout était inutile. Enfin il s'avisa d'un moyen auquel il aurait dû penser dès l'abord. Il eut de nouveau recours au conducteur. Celui-ci laissa là fort obligeamment sacs de lettres, cartons, colis, et vint faire l'interprète.

Heureux conducteur ! Rœseli sembla renaître en entendant les sons si chéris de la langue maternelle, elle sourit, essuya ses larmes, mais jamais elle ne voulut monter sur Cocotte. L'ingénue voyait un âne pour la première fois, ce qui n'est guère étonnant, car l'espèce n'en est pas commune partout. Elle préférait aller à pied. Louis eut beau donner de petits coups d'amitié à sa bête en répétant à plusieurs reprises :

— *Gut*, elle n'est pas méchante, Cocotte, *gut, gut*... rien n'y fit. Il fallut suivre l'idée de la jeune fille. On se mit donc en route du côté d'Ouchy, Louis tenant l'âne par la bride, et Rœseli marchant à deux pas de distance ; mais il faisait complètement nuit, et les gouttes commençaient à tomber serrées et froides. Louis se félicita d'avoir pris un parapluie ; il l'offrit, déclarant que pour lui-même il n'en avait pas besoin ; il était bien vêtu et ses habits ne craignaient pas l'eau du ciel. De tout ceci, sa compagne ne comprit pas un mot, mais elle vit le geste.

— *Danke viel mal*, dit-elle avec un délicieux sourire, et ouvrant le riflard elle se rapprocha de lui pour le couvrir aussi.

(*A suivre.*)

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.